



The Assassin (Nie Yinniang)
de Hou Hsiao-Hsien – Taïwan – 9 mars 2016
avec Shu Qi, Chang Chen, Yun Zhou, ...
V.O.S.T. – 1h45
Prix de la mise en scène – Festival de Cannes 2015

Jeudi 07 avril 2016 18h30
Dimanche 10 avril 2016 19h00
Lundi 11 avril 2016 14h00
Mardi 12 avril 2016 20h00

Extraits d'un entretien avec Hou Hsiao-Hsien

Vous avez situé l'action de THE ASSASSIN en Chine au neuvième siècle de notre ère, sous le règne de la dynastie des empereurs Tang (618-907). Avez-vous été inspiré par l'art romanesque qui fleurit à cette même époque, ce qu'on a appelé les « chuanqi », des récits souvent brefs sous forme de nouvelles ?

Dès le lycée et plus tard à l'université, j'ai dévoré toute cette littérature des *chuanqi*, qui m'a profondément marqué et que j'ai toujours rêvé de porter à l'écran. *The Assassin* est directement inspiré d'une de ces nouvelles, intitulée *Nie Yinniang*. Disons que j'avais là le fond de l'intrigue, la trame. Cette littérature, qu'on pourrait qualifier de réaliste, est truffée de détails sur la vie quotidienne. Mais ça ne me suffisait pas. Je me suis donc énormément documenté en lisant les chroniques de cette époque ou des annales historiques, pour savoir comment les gens s'alimentaient, s'habillaient, etc. J'étais friand du moindre détail. Par exemple, prendre son bain est un rite qui n'obéissait pas aux mêmes règles que vous soyez un riche marchand, un haut dignitaire ou un paysan. J'ai fait aussi beaucoup de recherches sur le contexte politique de mon récit. C'est une période chaotique où la toute-puissance de l'empire Tang est menacée par des gouverneurs de province qui contestent l'autorité de l'Empereur, jusqu'à réclamer par les armes leurs indépendances. Le paradoxe, c'est que ces régions à la fois militaires et administratives avaient été créées par les empereurs Tang eux-mêmes pour protéger leur empire des menaces extérieures. Après une série de révoltes provinciales dans les dernières décennies du neuvième siècle, la dynastie Tang s'éteint en 907 et son empire disparaît. L'idéal aurait été que je puisse converser par Skype avec toute cette époque Tang, mon film serait beaucoup plus fidèle, mais hélas ça n'a pas été possible.

Au coeur de votre film, il y a un conte, dit de « L'oiseau bleu et du miroir » qui raconte comment un oiseau solitaire et triste retrouve sa vitalité dès lors qu'on place un miroir devant sa cage. Ce récit provient-il lui aussi de la littérature de l'époque Tang ?

Oui, c'est un récit très connu en Chine et on le retrouve de façon récurrente dans toute la littérature de cette époque au point que le mot «miroir» et le mot «oiseau bleu» sont synonymes.

The Assassin est un film d'action, ponctué de scènes de combats. C'est un genre cinématographique que vous abordez pour la première fois...

C'est le résultat d'une longue maturation. Quand j'étais gamin, à Taiwan, dans les années 50, il y avait dans mon école une petite bibliothèque pleine de récits qu'on pourrait qualifier de cape et d'épée chinois. J'adorais ça et je les ai tous lus. Mais je devorais également des épopées et des récits fantastiques de la littérature étrangère. Je me souviens notamment des romans de Jules Verne. Bien sûr il y eut aussi les films d'arts martiaux, ce que vous appelez en Occident les films de Kung fu ou de sabre, tournés à Hong Kong et que tout jeune j'ai découvert avec délice. J'avais envie de m'y essayer un jour à mon tour. Mais d'un point de vue réaliste qui tient à mon tempérament. Les guerriers qui volent dans les airs, qui font des pirouettes au plafond, ce n'est pas tout à fait mon style, je ne suis pas fait pour ça et j'en serais incapable. Mon style, c'est de rester sur terre. Les scènes de voltige dans *The Assassin* sont comme des citations de ces films de genre mais certainement pas le fond de l'intrigue. Et puis je pense aux acteurs. Même avec des protections et des précautions de toutes sortes, même avec des sabres en bois, ces scènes sont très violentes. Shu Qi, mon actrice principale, était couverte de bleus au sortir du tournage de ces scènes d'action. En fait, ce qui m'a le plus influencé, ce sont les films japonais de samouraï, ceux de Kurosawa et d'autres, où ce qui importe le plus ce ne sont pas les actions violentes, d'ailleurs souvent expéditives et finalement anecdotiques, mais la philosophie de vie qui accompagne cet étrange métier de samouraï.

Pourquoi le début de *The Assassin* est en noir et blanc ?

Parce que c'est un prologue. J'ai fait ça à l'instinct. Sans doute pour me référer à une manière ancienne de faire du cinéma, un film en noir et blanc, pour évoquer le passé du personnage principal. Ensuite, on en vient à l'histoire proprement dite, à son déroulement chronologique, et là on passe à la couleur comme on passerait à un temps présent du récit.

Il n'y a pas de gros plans dans *The Assassin*. Quelle est pour vous la bonne distance cinématographique ?

La distance, justement ! J'ai toujours filmé comme ça, à distance. J'affectionne les longs plans-séquence qui englobent l'arrièreplan des personnages, le contexte des objets qui les entourent, voire les paysages. Un long plan-séquence permet d'aller plus loin, toujours plus loin. Capter l'ensemble des choses en une seule fois. Je n'aime pas les effets de montage qui théâtralistent l'action, qui, physiquement, hachent le mouvement. Si vous vous souvenez de *Fleurs de Shanghai*, qui est un film assez long, il y a trente plans, tout au plus, et ça suffit. Par ailleurs, je ne suis pas un cinéaste qui dirige ses acteurs de trop près, en les touchant ou en leur chuchotant des trucs à l'oreille. Bien sûr, ils ont lu le scénario mais après, concrètement, sur le tournage, je les laisse faire, je les laisse filer. C'est peut-être une question d'éducation, de politesse, de tact. Je ne m'approche pas trop près de leurs corps, de leurs visages. Pour ne pas les perturber dans ce qu'ils apportent d'eux mêmes aux personnages. Mon travail consiste à recevoir ce qui arrive dans une scène et de capter, si possible, le meilleur. A moi de me débrouiller ensuite avec les kilomètres de pellicules qui en découlent. C'est pour cette raison que je travaille dans la durée. Pour une des scènes très importante du film, une scène d'intimité entre le gouverneur Tian Ji'an et sa concubine, j'ai multiplié les prises, mais surtout pas pour martyriser les acteurs, les épuiser, le sadisme n'est pas mon genre, mais pour atteindre ce moment où la scène leur appartient, en fait plus à eux qu'à moi. Sur le tournage, je m'arrange toujours pour que les acteurs ne me voient pas, ne sachent jamais où je suis. Pour moi, la place du cinéaste, c'est d'être en léger retrait, planqué, presque sur la touche. Je filme comme sur la pointe des pieds, de côté, en diagonale. Et j'interdis à tous les membres de l'équipe technique d'entrer dans le champ visuel des acteurs.

Les personnages de femmes sont nombreux dans *The Assassin*...

Je suis toujours du côté des femmes. Leur monde, leur psychée, me paraissent nettement plus intéressantes que ceux des hommes. Les femmes ont une sensibilité et une complexité mentale, un rapport au réel qui me semble plus intrigant. Disons que les femmes ont des sentiments sophistiqués et très excitants alors que les hommes ont des idées raisonnables plutôt ennuyeuses. De plus, d'un personnage de femme à l'autre, la complexité varie. L'épouse du gouverneur est prête à tout pour maintenir les intérêts de son clan. Yinniang, la femme-assassin, est au contraire partagée entre son devoir, obéir aux ordres sans état d'âme, et son impossibilité fondamentale de taire ses sentiments amoureux pour l'homme qu'elle doit assassiner. Indépendance, détermination, solitude. Ce sont je crois les trois caractéristiques de mes personnages de femmes.

Où avez-vous tourné ?

Les extérieurs ont été tournés en Mongolie intérieure, au nord-est de la Chine continentale, et dans la province de Hubei. Quand j'ai découvert ces paysages de forêts de bouleaux et de lacs, j'étais sidéré, j'avais l'impression d'être transporté dans une peinture chinoise classique. Eau et montagne, d'un seul coup de pinceau. Sauf que ça n'est pas une fantaisie, c'est une splendeur réelle, pour le moment encore intacte. Ce que je voulais pointer avec ces plans quasi picturaux de la campagne, c'est comment le temps des hommes se dépose dans ces lieux presque écrasants de beauté. Les paysans qu'on y voit sont des vrais paysans qui n'ont rien changé à leurs habitudes quand on les filmait. Ils m'ont même inspiré des scènes, une certaine manière de vivre ancestrale, très prosaïque, très humaine. Quand on est paysan et qu'on a faim, tournage ou pas tournage, on découpe un morceau de viande séchée qui pend à une poutre. Ce que j'ai filmé et qui n'était pas prévu. Encore une fois, c'est ma méthode de cinéaste : laisser venir ce qui arrive.

Comme dans un bon roman policier, *The Assassin* s'intéresse plus au déroulement d'une intrigue qu'à sa résolution ?

Les explications quelles qu'elles soient, et surtout celles de la psychologie, n'ont jamais été mon souci majeur. Si ce film était un fleuve, ou plus exactement un torrent, je m'intéresserais au cours de ce torrent, à sa vitesse, à ses méandres, ses tourbillons, beaucoup plus qu'à sa source ou à son embouchure.

Et le spectateur de *The Assassin*, quelle est sa place ?

Je le vois comme assis sur la berge du torrent, à guetter tout ce qui se passe, les remous comme les moments de calme. Mais je l'espère aussi plongé dans le courant du torrent, littéralement dans le bain, emporté par les tourbillons de sa propre imagination.

Entretien réalisé par Gérard Lefort

Prochaines séances :

Le portrait de Dorian Gray - Jeudi 07 avril
21h00, Dimanche 10 avril 11h00, Lundi 11 avril
19h00

Anomalisa - Jeudi 14 avril 18h30

Ce sentiment de l'été - Jeudi 14 avril 21h00

Court-métrage : OKTAPODI

de Emud Mokhberi, Quentin Marmier, Thierry Marchand, Olivier Delabarre, François-Xavier Chanioux, Julien Bocabeille - Animation - 2'27

Pour échapper aux griffes d'un commis cuisinier, deux poulpes se lancent dans une burlesque course poursuite. Pourtant, malgré leur improbable succès pour échapper à leur fatale destinée, leur combat pour rester unis ne semble pas fini.

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€* Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)